

«Le regard sur un texte est différent lorsqu'on entre dans la peau d'un écrivain», souligne Jérôme Meizoz, maître d'enseignement et de recherche à la section de français. F.lmhof © UNIL



Un espace dédié à la créativité

Dix étudiants de la section de français aiguisent leur plume dans le cadre d'un atelier pratique d'écriture littéraire animé par Jérôme Meizoz. Une approche créative pour enseigner la littérature autrement.

Aurélié Despont

Si l'enseignement universitaire s'occupe d'écriture littéraire, c'est traditionnellement à partir de productions figées. Des textes d'auteurs – souvent connus – que les étudiants décrivent, analysent ou critiquent. Une optique qui privilégie exclusivement la lecture. Sans laisser grande place à la créativité. A l'image d'une pratique très répandue dans le monde anglo-saxon, la section de français teste depuis ce printemps une démarche inédite. Une dizaine d'étudiants de master exercent leur plume dans le cadre d'un atelier d'écriture littéraire. Animé par Jérôme Meizoz, écrivain et maître d'enseignement et de recherche à la Faculté des lettres, ce cours pratique facultatif sensibilise les étudiants à la complexité de l'acte d'écrire.

La dissertation, l'explication de texte, le commentaire... Au sein des cursus scolaires suisses, les occasions de pratiquer l'écriture

se trouvent souvent cantonnées dans le seul champ des exercices académiques. Le nouvel atelier de la section de français crée quant à lui un espace propice à la création. Pour Daniel Vuataz, participant à l'atelier, l'écriture n'est pas une activité purement solitaire. «Par la force des choses, une grande partie de son élaboration est isolante. Mais l'inspiration ne tombe pas du ciel. Les lectures communes et les discussions jouent un grand rôle. Nous tirons profit de l'émulation.»

En tant qu'acteurs

Initiateur du projet et auteur de plusieurs romans, Jérôme Meizoz répond ainsi à une demande formulée par de nombreux étudiants curieux de vivre une expérience d'écriture. «L'atelier nous permet de tester une nouvelle forme de relation aux textes littéraires, fondée non sur l'observation et la modélisation mais sur la participation et le savoir pratique.» Pour une fois, les étudiants élaborent et s'approprient des textes non en

tant qu'analystes, mais en tant qu'acteurs. «Le regard est différent lorsqu'on entre dans la peau de l'écrivain, explique Jérôme Meizoz. Les étudiants se rendent par exemple compte de la complexité du choix des temps verbaux pour que le texte reste fluide et cohérent.» A chaque session du cours, une nouvelle proposition d'écriture les pousse à faire appel à leur créativité. Les textes, rarement plus longs que deux pages, sont rédigés spontanément. Puis retravaillés chez soi et évalués individuellement. Procédés de fabrication d'un personnage, progression narrative, structure du récit... les participants expérimentent par la pratique de nombreuses notions théoriques abordées pendant leur cursus. «La pratique de l'écriture permet de mieux comprendre les mécanismes des différents genres littéraires. Comment peut-on se rendre compte de la difficulté de créer un personnage de conte sans avoir essayé?» interroge l'écrivain.

«Il n'y a pas qu'un seul bon modèle d'écriture à reproduire. J'essaie de donner des

Dialogue avec Annie Ernaux

Invitée par la section de français dans le cadre d'un nouvel atelier d'écriture littéraire, l'auteure française Annie Ernaux parlera de sa pratique d'écriture avec les étudiants lors d'une rencontre publique.

➤ **Rencontre publique avec Annie Ernaux. Mercredi 11 mai 2011, de 17h15 à 18h45. UNIL, Anthropole, salle 2064.**

Annie Ernaux, *L'autre fille*, Éditions Nil (2011).

Aurélie Despont

Depuis plus de trente ans et dans une vingtaine d'ouvrages, Annie Ernaux se dévoile. Son adolescence, l'ascension sociale de ses parents, son mariage, la mort de sa mère... Ceux qui pensaient tout savoir de cette virtuose de l'autobiographie découvriront avec son dernier livre, *L'autre fille*, un nouveau personnage dans le puzzle familial. Dans un court récit de 70 pages, Annie Ernaux écrit une « lettre » à sa sœur qu'elle n'a jamais connue, née huit ans avant elle et morte à l'âge de six ans, dont elle apprend l'existence au cours d'une conversation « volée ». Interview.



Annie Ernaux sera en visite à l'UNIL. © C. Hélié, Gallimard

Pourquoi avez-vous choisi l'autobiographie comme genre littéraire pour vous exprimer ?

Annie Ernaux : Je n'ai pas choisi ce genre, j'ai plutôt été choisie par lui... Lorsque j'ai commencé à écrire, je prévoyais de rédiger des romans avec quelques éléments autobiographiques. Mais, au fil des années, j'ai progressivement osé franchir le pas. *La femme gelée* (1981) est un ouvrage intermédiaire. Et avec *La Place* (1983), il n'y a plus aucune marque de fiction. C'est une évolution qui dépend de beaucoup de facteurs. A cette période, j'ai donné un cours sur l'autobiographie. J'ai approfondi la question à travers différents auteurs... Et je me suis dit : pourquoi pas moi ?

Votre dernier livre, L'autre fille, est rédigé sous forme de lettres, pourquoi ?

Ce n'est pas un choix personnel, mais la proposition d'une editrice. Je n'ai a priori aucun goût pour le genre épistolaire. Mais cette solution m'est apparue comme la seule forme possible pour explorer cette zone d'ombre de ma vie. Un moyen auquel je n'avais jamais pensé. Finalement, il s'agit de la rencontre d'un désir profond, celui de raconter cet épisode, avec une mise en forme appropriée. Ce qui est parfois très difficile à concrétiser.

Est-ce que ça a été difficile de vous mettre en scène à la première personne du singulier ?

Utiliser le « je » n'est pas une difficulté. Le problème a été de dire « tu ». Je n'aime pas

écrire des lettres. Je n'ai pas l'habitude de m'adresser à quelqu'un. Pour moi, il y a quelque chose de l'enfermement dans ce genre. L'enjeu a été de devoir m'adresser à une ombre, à quelqu'un que je n'ai jamais connu. Le « tu » est synonyme de proximité, mais je ne suis pas proche d'elle. Il n'y a rien que des mots. Les mots du récit de ma mère, et c'est tout.

Comment parvenez-vous à reconstituer vos souvenirs et vos sentiments avec autant de précision ?

Je me fixe sur des images et des paroles. C'est ainsi que je fonctionne. A partir de cette immersion dans les souvenirs, des mots surgissent. J'aime beaucoup me servir des photos. Elles représentent précisément les actions et les événements. Les clichés anciens saisissent un instant éphémère. C'est une preuve de la réalité sur laquelle je peux ensuite me baser pour écrire.

Avez-vous un conseil à donner à ceux qui débutent dans l'écriture littéraire ?

Le premier conseil que je peux leur donner, c'est de lire beaucoup. Au début, on ne sait pas toujours de quoi parler. On a envie d'écrire pour écrire. Mais il faut rencontrer les auteurs qui vous inspirent. De cette façon, j'ai découvert mon intérêt à prendre en compte la façon réelle de vivre des gens. Commencer par écrire un journal intime qui parle de soi, de la vie et des autres est aussi un bon point de départ.

pistes aux étudiants pour avancer, de les inciter à exprimer leur créativité et à décodifier les difficultés qu'ils ont à la mettre en œuvre. » L'atelier n'a pas la prétention de former des écrivains professionnels, mais plutôt de sensibiliser les étudiants à des pratiques et des savoir-faire qui constituent une part importante et peu décrite de la démarche littéraire. « C'est une bonne occasion, pour ceux qui écrivent dans leur coin, de franchir le pas de la confrontation aux autres, de l'exposition à la critique et de la prise de risque individuelle », confie Daniel Vuataz. Testé dans sa première version hors cursus, sans examen ni crédits, l'atelier pratique d'écriture littéraire de la section de français sera certainement reconduit. Intégrera-t-il à terme définitivement les cursus ? « L'atelier perdrait de sa fraîcheur en devenant obligatoire, relève Jérôme Meizoz. Sans la pression de l'évaluation, les étudiants profitent davantage de la pratique. »